



HAL
open science

L'invention du genre dans le journal de Marie-Edmée...

Nicole Cadène

► **To cite this version:**

Nicole Cadène. L'invention du genre dans le journal de Marie-Edmée... Isabelle Luciani, Valérie Piétri. *Ecriture, récit, trouble(s) de soi*, pp.231- 246, 2012, *le Temps de l'histoire*. halshs-01784067

HAL Id: halshs-01784067

<https://shs.hal.science/halshs-01784067v1>

Submitted on 3 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'invention du genre dans le journal de Marie-Edmée...
--

Nicole Cadène
UMR 7303 Telemme

« Si j'étais homme ! » combien de jeunes filles nées vers le milieu du XIX^e siècle, s'exclamèrent-elles ainsi ? Marie-Edmée Pau, Geneviève Bréton¹ ou Marie Bashkirtseff² signifiaient de la sorte, dans le secret de leur journal, leur révolte contre un ordre social qui les brimait³. Cependant, parmi elles, seule la première rejeta la perspective du mariage, destinée ordinaire des femmes. Dans son journal, qui couvre la seconde décennie du Second Empire, « si j'étais homme », revient comme un leitmotiv⁴. Il est vrai que cette fille et sœur de soldats appartenait à un milieu dans lequel le premier sexe était survalorisé : le modèle de la masculinité se forgea en partie, au XIX^e siècle, sur le modèle militaire⁵. Élevée dans le culte de la gloire et de la patrie, Marie-Edmée souffrait de vivre en un temps et dans un pays où la voie de l'héroïsme était barrée aux femmes⁶. Mais son malaise semble aller au-delà : « Mon âme n'est pas dans mon corps⁷ » écrivit la diariste dans un poème composé le soir de ses dix-huit ans. Puis elle ajoutait : « Ah ! si j'étais un homme ». Le « trouble de soi » exprimé ici est donc un « trouble dans le genre. »

Il peut sembler paradoxal de l'aborder sous l'angle de l'invention. Marie-Edmée était contemporaine de Karl Heinrich Ulrichs (1825-1894), qui, le premier, postula à partir de son propre cas l'existence d'un troisième sexe ainsi défini : « avoir une âme de femme dans un corps d'homme », ou « une âme d'homme dans un corps

¹ « Si j'étais homme, j'aurais aujourd'hui une belle et noble occasion d'être un peu nécessaire à mon pays en allant entre tant d'autres de mon âge me faire tuer. Hélas ! la loi salique nous atteint partout, jusque dans la mort. » écrit-elle le 20 juillet 1870, le lendemain de la déclaration de guerre. Geneviève Bréton, *Journal 1867-1871*, préface de Flora Groult, Paris, Ramsay, 1985, p. 125. James Smith Allen a consacré une étude à Geneviève Bréton dans *Poignant Relations, three Modern French Women*, Baltimore, John Hopkins University, 2000.

² « Je voudrais être homme. Je sais que je pourrais devenir quelqu'un, mais avec des jupes, où voulez-vous qu'on aille ? » 30 septembre 1878. Citée par Colette Cosnier, *Marie Bashkirtseff, un portrait sans retouches*, Paris, Pierre Horay, 1985, p. 188. Les trois diaristes mentionnées ici sont nées respectivement en 1845, 1849 et 1858. Une biographie de Marie-Edmée Pau doit paraître en 2012 : Nicole Cadène, *Mon énigme éternel : Marie-Edmée..., une jeune fille française sous le Second Empire*, Aix-en-Provence, PUP.

³ Il existe désormais de nombreuses études sur la condition et l'éducation des jeunes bourgeoises au XIX^e siècle. On se référera notamment à Bonnie Smith, *Les Bourgeoises du Nord, 1850-1914*, Paris, Perrin, 1989 ; Marie-Françoise Lévy, *De mères en filles, l'éducation des françaises 1850-1880*, Paris, Calmann-Lévy, 1984. Concernant les diaristes, Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles, enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Seuil, 1993 et Colette Cosnier, *Le Silence des filles. De l'aiguille à la plume*, Paris, Fayard, 2001.

⁴ Entrées des 9 novembre 1860, 16 novembre 1862, 12 et 28 janvier 1863, 14 septembre 1863, 16 novembre 1863, 2 novembre 1864, 4 mai 1865, 9 et 17 octobre 1866.

⁵ André Rauch, *Le Premier sexe, mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette littératures, 2000, chap. II ; Anne-Marie Sohn, « Sois un homme ! » *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2009, p. 31.

⁶ Nicole Cadène, Karine Lambert, Pierre-François Astor, « La petite sœur de Jeanne d'Arc. Marie-Edmée Pau ou le féminin à l'épreuve de l'héroïsme », dans Dermenjian Geneviève, Lapied Martine, Guilhaumou Jacques (dir.), *Le Panthéon des femmes, figures et représentations des héroïnes*, Paris, Publisud, 2004, p. 91-109.

⁷ 16 novembre 1863.

de femme⁸ ». Mais cette théorie, jugée irrecevable, était de toutes façons inconnue dans le Nancy du Second Empire. La bipartition de l'humanité en deux sexes constituait le fondement des convictions scientifiques, les rôles sociaux étant strictement définis et délimités en fonction de l'identité biologique de chacune et de chacun. Aucun espace n'existait entre ces catégories qui ne fût entaché de honte ou de scandale⁹. Il fallait par conséquent beaucoup d'acuité dans l'observation de soi, d'imagination créatrice, d'indépendance d'esprit et des capacités d'expression hors du commun pour parvenir à articuler une identité qui ne s'inscrivait dans rien d'acceptable ni de connu. Cette identité n'avait droit de cité nulle part, sauf, peut-être, dans le journal intime. De quelle manière Marie-Edmée la fit-elle émerger, par quels moyens l'exprima-t-elle et peut-on en esquisser les contours ?

Mon analyse porte sur le journal inédit, 2600 pages environ, réparties en huit carnets d'épaisseur variable, dont le dernier est inachevé. Pour le distinguer de sa version expurgée publiée chez Plon en 1876 après la mort de la diariste sous le titre de *Journal de Marie-Edmée*¹⁰, je le désigne ici comme « Journal de Marie-Edmée... », avec les trois points qui parachèvent la signature de Marie-Edmée artiste, que l'on peut déjà interpréter comme l'articulation énigmatique d'une identité ineffable¹¹. Précisons que cet original a subi des censures — passages caviardés, pages arrachées ou découpées — après la mort de la diariste. Comme dans de nombreux cas, il fut entrepris sur la prescription d'une mère éducatrice ; il est ainsi d'abord un outil de formatage destiné à faire intérioriser à la diariste son rôle social¹². Au début de chaque carnet, les initiales AMDG sont apposées, qui renvoient à la devise d'Ignace de Loyola, *Ad majorem Dei gloriam*, et attestent de la forte dimension spirituelle du journal. La première entrée, datée du 16 août 1859, commence ainsi : « Mon journal ! » signalant chez la diariste une volonté d'appropriation¹³. La question du genre traverse ces trois aspects : le premier renvoie à un modèle idéal de la féminité auquel Marie-Edmée doit se conformer ; le deuxième, à une utopie bientôt exprimée par celle-ci, qui la conduisit à ne plus percevoir d'autre issue à son dilemme que dans la mort : celle d'un au-delà dans lequel la différence entre les sexes serait abolie¹⁴ ; le troisième, étudié ici, renvoie à l'exploration de sa subjectivité, à « une quête d'élucidation de soi¹⁵ », organisée dans une dialectique complexe avec les deux premiers.

Mon journal ; c'est une mosaïque dans laquelle je glisse une pierre de n'importe quelle couleur, c'est l'arbre sur lequel Robinson faisait chaque jour une fente qui lui servit à compter les années

⁸ Cité par Laure Murat dans *La Loi du genre, une histoire culturelle du " troisième sexe "*, Paris, Fayard, 2006, p. 15. Ulrichs élabore cette théorie à partir de 1864. Voir dans le même ouvrage le paragraphe qui lui est consacré, p. 121-135.

⁹ Laure Murat a placé en exergue de son ouvrage cette citation du polygraphe érudit Alfred Delvau, datant de 1866 : « Troisième sexe : celui qui déshonore les deux autres. », *op. cit.*

¹⁰ *Le Journal de Marie-Edmée*, introduction par Antoine de Latour, Paris, Plon, 1876. Cet ouvrage, épuisé depuis longtemps a récemment été réimprimé (Bibliobazaar, 2009).

¹¹ Nicole Cadène, « Marie-Edmée..., une artiste lorraine oubliée », dans *Célèbres ou obscurs, hommes et femmes dans leurs territoires et leur histoire*, actes du 134 congrès du CTHS (à paraître).

¹² Nicole Cadène, « Le journal de Marie-Edmée : créer, recréer la jeune fille idéale », dans Dermenjian Geneviève, Lambert Karine (dir.), *La Place des femmes dans la cité, Aix-en-Provence*, PUP, (à paraître).

¹³ Nicole Cadène, « "Mon journal !" Marie-Edmée..., 16 août 1859 », *La Faute à Rousseau*, APA, n° 47, « Commencements », février 2008, p. 20-22.

¹⁴ Nicole Cadène, « Marie-Edmée... ou l'ennui d'être femme. Journal d'une jeune catholique sous le Second Empire » dans Venayre Sylvain et alii (dir.), *L'Ennui, XIX-XX siècle, aspects historiques*, Paris, Publications de la Sorbonne, (à paraître).

¹⁵ Michel Braud, « Le secret intérieur », *Modernités* n° 14, 2001, p. 35.

d'exil ; c'est un composé de riens ; cependant il m'est précieux comme tout ce qui est unique et dont la perte ne peut se réparer ».

Cette comparaison suggère que, comme sur le motif formé par une mosaïque, l'identité de la diariste se révélerait progressivement, par l'assemblage de pièces successives. Pour la découvrir, il serait dès lors nécessaire de procéder par recouplement de ces morceaux épars. Pratiquer pour cela « l'écoute candide ¹⁷ » prônée par Alain Corbin : les individus de ce temps-là,

faisaient preuve d'une liberté de langage que nous avons perdue. [...] Ils n'avaient pas appris, comme nous, à traquer les illusions, à démasquer les attitudes, à mettre en évidence l'ambivalence des engagements, à chercher les doubles-fonds.¹⁸

Nous nous situons en effet avant l'invention de l'inconscient par la psychanalyse.

*

Hiéroglyphes

Ma grande étude de tous les instants n'est autre que moi-même, mais je suis écrite en hiéroglyphes et voilà ce qui me cause un vrai désespoir car je ne sais qu'un fort mauvais français. Le hasard me découvre bien par ci par là que telle figure pourrait être un oison, telle autre un lotus, telle autre un serpent, mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que je sais des mots qui ont un sens que je ne saurai jamais ?.....

interroge Marie-Edmée dans l'entrée du 15 février 1863. Alors âgée de dix-sept ans, elle évoque un « changement » en elle qui l' « épouvante », le trouble et les désirs associés à la puberté peut-être, quelque chose d'inconnu et d'angoissant, « semblable à un gouffre en forme d'entonnoir qui se creuserait indéfiniment sous [ses] yeux » qui semble menacer ses valeurs les plus sacrées. Toutefois, ajoute-t-elle,

Si j'étais convaincue qu'il arrivât un jour où les mots de religion, patrie, dévouement s'anéantissent pour moi devant ceux d'amour ou de famille, le désespoir l'emporterait et je mourrais de douleur sans avoir besoin du lâche suicide échappant ainsi à la mort de ce qui est réellement moi.

La quête identitaire vient ainsi d'emblée se heurter à des principes moraux et l'introspection est traversée par la culpabilité. Dès lors, le désir de Marie-Edmée ne peut être énoncé que sous la forme codée des hiéroglyphes, métaphore qui incite à observer la graphie du journal. Parmi les résolutions initiales de la diariste, figure celle d'améliorer une écriture qualifiée de « bâtarde » (14 août 1859). Marie-Edmée y met une grande application. Mais lorsqu'elle s'abandonne au flot de l'écriture dont le rythme s'accélère, la graphie connaît de fascinantes métamorphoses. Le jambage des lettres s'étire vers le bas ; celui du « h » s'affaisse puis s'enroule en une boucle presque analogue à celle du « f » ; le « e » et le « o » finissent par se confondre. « homme » et « femme » sont ainsi calligraphiés presque de la même manière, comme pour abolir la différence entre les sexes.

¹⁶ 19 avril 1863.

¹⁷ Alain Corbin, « Le XIX^e siècle ou la nécessité de l'assemblage », dans *L'Invention du XIX^e siècle : le XIX^e siècle par lui-même : littérature, histoire, société*, Société des études romantiques et dix-neuviémistes, Paris, Klincksieck, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1999, p. 153.

¹⁸ *Id.*, p. 154.

Si Marie-Edmée emprunte volontiers, pour tenter de se définir, le détour des civilisations anciennes, elle recourt aussi au procédé inverse, en se confrontant au plus proche.

« Quel [sic] est donc ma catégorie ? »

Elle n'a pas de sœur, mais une profonde complicité l'unit à l'une de ses cousines, Marie-Émile Bert, fille unique de sa marraine, bien qu'elle passe parfois de longs mois sans la voir. À la mi-août 1862, au début des vacances, elle la retrouve enfin, devenue très « jeune fille » au sortir de pension. Encore deux étés, et « la métamorphose sera complète ». Cela la conduit à s'interroger sur elle-même : « et moi, quel [sic] est donc ma catégorie ? – Vieille fille ! s'écrie maman ; vieille fille ! moi j'en conviens et cependant je suis jeune aussi... Étrange moi ! tête de Janus à caractère double parce que je n'ai de mon âge de le chiffre et l'inexpérience !.... » (12 août 1862) La discordance du genre, perceptible dans l'accord fautif de « catégorie » est convertie en un décalage temporel — « vieille fille » — comme si la période qui succède à l'enfance était impraticable. La puberté marque le moment où la dimension sexuée devient prédominante dans l'identité d'un individu. Marie-Edmée refuse d'en constater les effets sur elle-même, au point de fuir le reflet des miroirs.

Au cours de l'hiver suivant, les deux cousines vivent en grande intimité : « Nous sommes toutes deux entre nos livres, nos gravures et le piano, nous causons, nous nous taisons, nous badinons, nous philosophons [...] alors, nous sommes vraiment nous. » (24 janvier 1863) « Nous », c'est-à-dire fort différentes, précise la diariste. Ayant longuement décrit le caractère de Marie-Émile, elle se dérobe au moment d'aborder le second terme de la comparaison — il faudrait pour le traiter posséder le style de M^{me} de Sévigné — et il est de toutes façons bien tard, trop tard pour entreprendre de « déchiffrer » ses propres énigmes. À moins que la tentative ne soit prématurée... Marie-Edmée résiste, mais les semaines suivantes sont ponctuées d'interrogations anxieuses : « Que suis-je donc, ô mon Dieu, sinon un monstre vivant ; un poisson ailé, un oiseau nageur ! » (14 mai 1863)

Antipodes

Pendant l'automne 1863, à Chartres, où elle séjourne chez son oncle qui doit lui enseigner la gravure¹⁹, Marie-Edmée fait la connaissance d'Augusta, la jeune épouse enceinte de celui-ci. Augusta est charmante, ignorante et conformiste. Elle clame la supériorité des hommes en toute chose, tire de l'orgueil sa soumission à son mari. Partagée entre fascination et irritation, Marie-Edmée ne parvient pas à détacher son regard de cette incarnation de l'éternel féminin ; « ne crois pas, mon cher journal que je roule incessamment dans le cercle du caractère de ma tante » assure-t-elle le 9 novembre. Cependant, Augusta est omniprésente dans le quotidien de Marie-Edmée comme dans son journal, et de cette confrontation tous

¹⁹ Henri Alleaume (Nancy, 1820 - Tarbes, 1886), oncle maternel de Marie-Edmée, major au premier régiment de chasseurs, était également aquafortiste amateur. Il a notamment gravé les planches du recueil de Georges Duplessis, *Les Douze apôtres, émaux de Léonard Limosin conservés à Chartres dans l'église Saint-Pierre*, Paris, Librairie d'architecture et d'art, A. Levy, 1865. Voir Emmanuel Bénézit, *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Grund, 1999, nouvelle édition refondue sous la direction de Jacques Busse, t. I, p. 209, et son dossier de pension conservé au SHD (Service Historique de la Défense, Vincennes).

les instants avec celle que la diariste désigne comme son « antipode » (12 octobre 1863), jaillit une illumination.

« Mon âme n'est pas dans mon corps »

Ce 16 novembre, comme à chacun de ses anniversaires, Marie-Edmée devrait opérer un retour sur elle-même, exprimer ses résolutions pour l'avenir. Mais ce soir, elle néglige cet exercice obligé pour exprimer, dans le silence de la nuit, son impossibilité d'être sous la forme sublimée d'un poème d'où l'avenir est banni. « Dix-huit ans ! » commence-t-elle. Alors elle s'imagine « si je n'étais pas moi », dans une vision quelque peu convenue de la jeune fille.

j'aimerais attirer sur moi tous les amours,
je ferais des romans par mille.....

Il s'agit hélas d'un idéal inaccessible et non désiré :

Je ne suis rien qu'une ombre auprès de mes compagnes
mon âme n'est pas dans mon corps.

Elle voudrait, pauvre âme, animer autre chose !
Ah ! si j'étais un homme, aujourd'hui quel bonheur !
Mes dix-huit ans seraient accueillis en vengeurs
De la plus sainte et juste cause !

Mourir, Mourir ! hélas ! c'est le seul cri du temps :
Il le pousse plus fort à chaque anniversaire,
pourquoi désirerais-je une longue carrière,
quand la mort des héros m'attend ?

.....
Voilà ce que je pense et je suis une femme !
Allons pauvre insensée, n'oublie pas le fuseau !
Pleure si tu le veux auprès de ton berceau
mais songe au sexe de ton âme !.....

La masculinité est envisagée ici sous un aspect sacrificiel : si elle était homme, Marie-Edmée donnerait sa vie pour la Pologne, cette nation opprimée empêchée d'exister²⁰. Un apaisement suit cette révélation, et la diariste conclut avec une once d'ironie : « si maman savait que je poétise mes humeurs noires de la journée, que dirait-elle ? Je cours au lit, c'est moins parfait que la tombe mais plus doux, au moins toute y dort..... »

Rêves

Marie-Edmée prise cette heure, quand la conscience bascule dans le sommeil ; le carcan qui emprisonne son corps desserre enfin son étreinte :

Il fait si bon appuyer sa tête sur l'oreiller puis rêvasser un quart d'heure à mille choses sans commencement ni fin ; passer d'une idée à l'autre sans savoir comment, enfin voir ce tableau se brouiller et se débrouiller, tirer du chaos des figures fantastiques ; des ruines grandir et des réalités disparaître, sentir le sommeil approcher.... (6 juin 1862)

Combien de mystères l'heure de l'endormissement ne fait-elle entrevoir « sur la nature humaine » ? Préfiguration « de l'heure dernière », elle marque le

²⁰ Le soulèvement de la Pologne contre la Russie commence le 22 janvier 1863. Daniel Beauvois, *Histoire de la Pologne*, Paris, Hatier, 1995, p. 237-248.

commencement d'une traversée hasardeuse « au terme inconnu pour [le] corps » : demain, peut-être, l'âme détachée de lui paraîtra devant Dieu (idem). Aussi, le matin venu, « les rayons couleur de rose » (5 juin 1867) qui filtrent à travers les persiennes annoncent-ils une victoire sur la mort. « Me lèverai-je ? Oui [...] Mais les rêves sur ceci et cela qu'il est si doux de poursuivre à travers les méandres du demi-sommeil, chers lutins grandis avec moi, moins capricieux et téméraire que jadis, si radieux encore pourtant ! Je dormirai ! » (idem) Quelles fantasmagories se sont déployées entre-temps ? Le journal, parfois, en conserve la trace. Ainsi, pendant le séjour chartrain, Marie-Edmée a rêvé d'Henriette Ponstovoïto, l'héroïne de la cause polonaise : « mon œil n'avait pas quitté son brûlant et fier regard, son fin sourire et j'avais erré avec elle dans les rues de Chartes, en incognito toutes deux, son bras sous le mien, un poignard à la main, causant de la Pologne et recrutant des volontaires. Rêve !... » (9 octobre 1863) L'impression est si vive qu'au matin, la jeune fille souffre d'une fièvre qui tient « un peu du cœur, il faut l'avouer » (idem). Si la rêveuse a eu soin, tout au long du jour, de dissimuler la cause de son indisposition à Augusta, elle n'hésite pas, le soir venu, à la confier au journal : en cet « ancien régime onirique²¹ », les rêves ne sont pas encore analysés comme le reflet des désirs inconscients. Marie-Edmée peut s'y abandonner en toute innocence et espérer qu'à la faveur de la nuit, Henriette la Polonaise viendra la revisiter. Magie du sommeil :

Quand on pense qu'à moi seule je puis occuper ainsi une personne qui éveillée ne penserait pas à moi, avec laquelle je serais en grande intimité durant...
Je bredouille, je vais me coucher. (10 octobre 1863)

Images séditieuses

Quelques semaines plus tard, Marie-Edmée rencontre à Paris l'éditeur Hetzel qui lui laisse espérer un emploi d'illustratrice. Elle pense ainsi conquérir son indépendance matérielle et tenir en échec les intrigues matrimoniales ourdies contre elle. Le dépaysement et l'anonymat procurés par la grande ville et surtout la reconnaissance de son talent par Hetzel affaiblissent les censures : la liberté ne va-t-elle pas de pair avec la condition d'artiste ? Heureuse, la jeune fille flâne à travers Paris, entre dans le Louvre. Elle y remarque « une ravissante artiste blonde dont je serais amoureux si j'étais le beau peintre à petit manteau noir qui se promenait à l'entour de la belle copie de l'Assomption de Murillo qui venait d'être achevée et dont je le suppose auteur. » (27 janvier 1864) Ingénieux tableau prestement composé que ce couple charmant placé sous les auspices de la Vierge, derrière lequel dissimuler ses désirs... Sa subtile composition évoque les images séditieuses qui circulaient au temps de la Restauration, boîtes à double-fond révélant, derrière le portrait du roi légitime, celui de l'Empereur...

Une déclaration faite à propos de Corinne, une jeune fille côtoyée dans les Vosges pendant l'été 1862, dont une mélodie sentimentale — *Le Baiser* — interprétée au piano par Marie-Émile vient raviver le souvenir, pourrait faire pendant à cette image : « elle a pris mon cœur non pas en amie [...] mais d'une autre manière qui me fait dire sans crainte parce que je ne suis pas un homme : je suis amoureux [...] d'elle plus que n'importe qui » (31 janvier 1864) Marie-Edmée exprimait son attirance pour la copiste du Louvre sous couvert de la masculinité du peintre ; ici, c'est au contraire le fait d'être femme qui l'autorise à se proclamer sans inconvenance « amoureux » de Corinne. Le jeu sur le genre rend ainsi possible

²¹ Yannick Ripa, *Histoire du rêve. Regards sur l'imaginaire des Français au XIXe siècle*, Paris, Olivier Orban, 1988, p. 9.

l'expression d'un désir normalement proscrit. Le féminin participe de cette invention. Mais dans la réalité où rien de tout cela ne peut se traduire, il apparaît au contraire comme « mélancolique » (5 février 1864), surtout après le retour de la voyageuse à Nancy, quand la chape de la société provinciale s'abat à nouveau sur elle.

Autoportrait

Marie-Edmée fait ses débuts artistiques au Salon des artistes lorrains en mai 1864 où elle expose un autoportrait qu'elle considère comme son « chef-d'œuvre »²² (30 mars 1864). Elle y apparaît sous les traits idéalisés d'une jeune fille pieuse au regard doux, au visage encadré par de sages bandeaux. Or, estime la diariste, ces bandeaux dissimulent « un front diabolique », reflet de son véritable « moi » : « il fait si bon sentir son front libre ! (Toujours prérogative masculine...) » (5 février 1864) Il n'empêche que « jamais je ne me présenterai ainsi. » Dans ce monde où, selon Philippe Perrot, l'âme est lue « à fleur de peau [...] le corps bourgeois lutte contre lui-même afin d'effacer ou de retenir les autres soi-même, qu'il contient, afin de ne pas les traduire, de ne pas les trahir »²³. Pubère et vierge, la jeune fille est définie avant tout par son corps, mais, dans le même temps, elle se voit nier la propriété de celui-ci²⁴. En effet, avec la proclamation du dogme de l'Immaculée conception en 1859, le culte de la virginité déjà très prégnant tout au long du siècle atteint son apogée²⁵. Marie-Edmée ne parvient pas à faire exister son corps, désigné dans le journal comme « la bête »²⁶, autrement que dans l'image figée qui correspond à son moi social. Ce corps réputé impur est voué à la décomposition.

Corps symbolique

La mort rôde sans cesse, que la jeune fille considère dans un mélange de fascination et d'horreur. Il est vrai qu'elle a été précocement confrontée à sa réalité²⁷. À l'approche de la Toussaint 1862, lors d'une visite au cimetière, elle a vu affleurer, sur le bord d'une fosse fraîchement creusée,

une admirable chevelure souillée de terre mais dont on pouvait encore admirer les tresses soyeuses... [...] hélas, où s'en était allée la vie de cette pauvre créature ? Tandis que je contemplais son crâne blanchi, ses os épars sur l'herbe, où était l'âme ? [...] où sera la mienne quand des yeux interrogateurs regarderont ce qui est moi présentement, réduit à cet état sans nom ?..... (26 octobre 1862)

²² Société lorraine des Amis des arts, *Catalogue des sculptures, peintures, miniatures, aquarelles, pastels, dessins & objets d'art exposés à Nancy en mai 1864*, Nancy, V-Raybois, 1864, p. 23, n° 216.

²³ Philippe Perrot, *Le Travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIII-XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1984, p. 140-141.

²⁴ Jean-Claude Caron, « Jeune fille, jeune corps : objet et catégorie (France, XIX-XX^e siècles), dans Houbre Gabrielle, Bruit-Zaidman Louise, Klapish-Zuber Christiane (dir.), *Le Corps des jeunes filles de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Perrin, 2001, p. 167-188.

²⁵ Stéphane Michaud, *Muse et madone, visages de la femme de la Révolution française aux apparitions de Lourdes*, Paris, Seuil, 1985 ; Marina Warner, *Seule entre toutes les femmes. Mythe et culte de la Vierge Marie*, Paris, Rivages, 1987.

²⁶ 13 juillet 1864, 19 janvier 1865, 2 septembre 1869, 4 novembre 1869, 12 mai 1870.

²⁷ Dans *Figures de la mort en Lorraine, XVIe-XIXe siècle*, Metz, Éditions Serpenoise, 2007, Philippe Martin souligne la présence encore importante de la mort dans le Nancy du XIX^e siècle. Marie-Edmée y a déjà été personnellement confrontée à plusieurs reprises, notamment avec le décès de son père (2 février 1856), de son grand-père maternel (12 avril 1860), ou encore celui d'une amie d'enfance, évoqué dans l'entrée du 28 décembre 1859.

Cette méditation est ensuite reprise et approfondie dans l'entrée du 10 février 1864, jour des Cendres : Marie-Edmée y exprime dans un même souffle sa foi, ses doutes sur l'immortalité de l'âme et sa difficulté à renoncer à ce corps réputé impur :

Je me regarde et je me vois dans cent ans d'ici. Il y a de la poussière autour de moi sur tout ; il y a des morts dans cette poussière, des êtres qui ont été ce que je suis, qui sont ce que je serai. Si l'âme ne survivait à cela que m'importerait [sic] cendre et poussière ! mais où sera ma vie, quand mon corps ne sera plus rien ? Si toi, mon petit journal tu es encore entier, demande une prière pour celle qui t'a griffonné si mal de tout son cœur !

Si elle compte sur son œuvre artistique pour assurer sa renommée, c'est au journal, véritable corps symbolique, qu'incomberait d'assurer sa pérennité physique. Marie-Edmée sait que les normes morales et sociales ne sont pas immuables : dans cent ans peut-être, son identité, inconcevable aujourd'hui, sera enfin comprise. Quelque chose d'elle serait alors sauvé ici-bas... À condition de pouvoir l'exprimer. Pour cela, la diariste prend appui sur des figures valorisées dans son environnement. Elle recourt ainsi la métaphore de l'exilé, un personnage qui inspire, dans la Lorraine du XIX^e siècle, une vive compassion.

Exil

Après l'échec de l'insurrection de 1863 contre la Russie, des Polonais affluent dans l'ancien duché de Stanislas pour y chercher asile²⁸. Pour Marie-Edmée, l'exilé s'incarne bientôt sous les traits de Rozycki, aperçu pour la première fois dans la cathédrale, en décembre 1865 :

Hier soir pendant la grand-messe de l'adoration perpétuelle, encore une tête polonaise qui me distrait d'abord, puis dirige ma prière vers sa malheureuse patrie, puis laisse dans mon souvenir ses grands yeux noirs au regard désespéré mais d'un désespoir muet, écrasé, sans flamme de vengeance. (4 décembre 1865)

Ce réfugié, c'est « le Christ au jardin des olives venant demander une parole de consolation aux disciples endormis. » (14 juin 1866) Par la suite, la jeune fille se lie d'amitié avec lui. Le hangar de photographe où Rozycki travaille, avec ses « vitres ternes », ses « fenêtres fermées » et son atmosphère sépulcrale lui évoque les geôles russes : ainsi, « cette admirable nature est exilée de toute manière. » (23 juin 1866) La vulnérabilité et la solitude du jeune homme, fruits amers de l'exil, sont redoublées par la rudesse de sa condition d'ouvrier, par sa précarité. Souvent en quête d'un nouvel emploi, Rozycki est condamné à poursuivre son errance « en attendant la fin de sa triste vie. » (27 juillet 1867) Marie-Edmée brûlait de lui manifester son soutien lorsqu'il quitta Nancy à l'automne 1866. Des paroles de réconfort et d'encouragement lui étaient alors venues à l'esprit, mais elle n'avait pu les prononcer. Elle aurait voulu accompagner l'exilé jusqu'à la gare, mais elle s'était révélée incapable d'esquisser un simple geste d'adieu. Pour expliquer cette réserve paralysante, elle avait incriminé « l'éducation qu'on donne aux jeunes filles » (9 octobre 1866). Quelques mois plus tard, la même « pétrification » (15 juillet 1867) s'opère en présence d'un exilé de passage venu

²⁸ À propos des relations privilégiées entre la Lorraine et la Pologne, voir Stéphane Gaber, *Lorraine et Pologne, discours de réception à la séance solennelle et publique du 23 mai 1986, Mémoires de l'Académie Stanislas*, 1984-1986, p. 471-488 ; François Roth, « Lorraine-Pologne : un siècle de contacts et de relations », dans Knysz-Tomaszewska Danuta, Zatorska Izabella (dir.), *Lorraine-Pologne hier et aujourd'hui*, actes du colloque de Varsovie (9-10 mai 2000), Varsovie, Imprimerie de l'université de Varsovie, 2001, p. 37-51.

prier dans l'église de Bonsecours, ce sanctuaire de la nation polonaise²⁹, devant le mausolée du roi de Pologne. Marie-Edmée est bouleversée par le spectacle de la douleur que cet inconnu s'efforce de cacher « comme une honte », mais elle ne peut rien pour lui, elle ne peut rien faire à part sangloter, « vrais pleurs de femme, inutiles comme tous mes désirs. » La barrière invisible du genre, hérissée d'impossibilités, se dresse entre elle et l'objet de sa compassion, situation d'autant plus intenable qu'elle s'identifie à celui-ci. Marie-Edmée perçoit la souffrance de l'exilé comme honteuse et irrémédiable sans doute parce qu'elle l'éprouve aussi : elle se vit comme exilée dans son sexe. De cela, rien ne saurait l'affranchir ici et maintenant. Cinquante ans plus tard, la romancière Marguerite Radclyffe Hall usera de la même métaphore pour désigner la situation de l'héroïne du *Puits de solitude* : « la place la plus solitaire en ce monde est réservée aux sans-patrie du sexe.³⁰ » Comment transcender cette frontière ?

L'ange, Jeanne d'Arc, les héroïnes

Des figures androgynes hantent le journal, notamment les anges et surtout Jeanne d'Arc dont l'armure semble abolir la féminité³¹. Le culte de l'ange gardien atteint alors son apogée³² ; celui de Jeanne d'Arc, dont la demande de canonisation est officiellement formulée en 1869, est en plein essor³³. Déjà, la bergère de Domremy est offerte en exemple aux jeunes filles, invitées à s'inspirer non de ses actions héroïques mais de ses vertus. En Lorraine, elle est l'objet d'une dévotion particulièrement vibrante³⁴. Marie-Edmée parvient, au moins en partie, à subvertir ces pieux modèles : elle vénère les anges et les archanges — Gabriel, Raphaël, Saint Michel — mais elle se laisse aussi séduire par l'ange déchu : « Quelquefois en sondant mon âme [...] je comprends si bien Lucifer que j'ai peur. » (11 juin 1864) Elle admire la foi et la douceur de Jeanne la bergère, mais plus encore les exploits de la guerrière. La référence à la geste des héroïnes lui permet de combler, par procuration, une volonté de toute-puissance. Ainsi exprime-t-elle, après un accident d'équitation de son frère Gérald survenu à la fin de l'été 1866, un âpre sentiment de triomphe :

cela me fait penser au courage de Jeanne d'Arc, d'Émilie Plater et de Ponstovoïto, elles qu'on a continué d'appeler faibles femmes et qui ont mené des mois entiers du soir au matin une vie de fatigues dont une seule heure rend malade un Hercule tel que Gérald. (1^{er} septembre 1866).

Elle considère Jeanne d'Arc comme « la libératrice non seulement de la France mais des femmes » (24 août 1867). Cette presque sainte est aussi une fiancée céleste, « ma Béatrix à moi », qu'elle voudrait « aller chercher dans le ciel » (22 février 1863). Puis l'amour se mue en passion, que la diariste résume dans cette déclaration où féminin et masculin alternent et s'équilibrent rigoureusement : « Cette guerrière, cette enfant, cet archange, cet être incomparable absorbe tout mon amour. Elle est le seul sentiment immuable de

²⁹ Léon Jérôme, *l'Église et le pèlerinage de Notre-Dame de Bonsecours à Nancy*, Nancy, Vagner, 1934, chap. V.

³⁰ Marguerite Radclyffe Hall, *Le Puits de solitude*, Paris, Gallimard, 2007, p. 105.

³¹ « La petite sœur de Jeanne d'Arc », *art. cit.*

³² W. Hahn, « La tradition de l'ange gardien dans l'imagerie catholique du XIX^e siècle », *Bulletin de la Société de mythologie française*, 1994, n° 171, p. 17-28.

³³ Gerd Krumeich, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 174.

³⁴ Pierre Marot, *Le Culte de Jeanne d'Arc à Domremy. Son origine et son développement*, Nancy, Éditions du pays lorrain, 1956.

mon cœur. » (15 mai 1869) Mais il s'agit aussi d'un leurre volontairement entretenu pour combattre une passion terrestre.

Clôture

Dans l'entrée du 8 juin 1863, la diariste expliquait sa personnalité par « trois natures » qui la composent : elle attribuait à la première, venue de « l'Antiquité grecque », son goût pour le beau et les conquérants, son caractère stoïque ; à la seconde, dite « protestante », « une violente disposition [...] à désirer tout avec excès », tandis que la troisième, « catholique », « la plus sublime de toutes [...] détrui[sait] [ses] plus chères idoles, la gloire et la liberté en leur opposant l'humiliation et l'obéissance ». Traduit en termes psychanalytique, cela pourrait correspondre au « moi », au « ça » et à un « surmoi » tyrannique. Associer les pulsions au protestantisme revient à dénoncer le désir comme hérétique, hérésie qui habite Marie-Edmée, puisque son père était protestant. L'identification du « ça » à la religion paternelle et du « surmoi » à celle de la mère laisse présager, dans le conflit déchirant de la liberté et de l'ordre, du désir et de la morale, la violence inouïe des guerres de religion. C'est à la lumière de ce passage qu'il faut analyser les relations de Marie-Edmée avec Marie-Paule Courbe, rencontrée au printemps 1866.

En dépit des censures subies, le journal conserve des traces du court moment de félicité qui suit cette rencontre, celui des premiers temps de l'amour, que Stendhal nomme « cristallisation ³⁵ ». Un soir d'été, à la faveur d'un rayon de lune, les deux amies s'engagent dans un bois, « avec une ardeur de chasseresses » (26 juillet). Cette scène évoque Diane que l'art de la Renaissance érigea en archétype de l'Eros féminin. Consacrée par son père à la virginité, la déesse lunaire vit en marge de la cité des hommes ; elle règne sur le monde secret des bois, entourée de ses nymphes³⁶. Marie-Edmée sublime cet amour en recourant à l'art. Elle compare son amie à une « statue de Phidias animée » qu'elle voudrait figer en sa splendeur pour la contempler dans une adoration silencieuse. Ensuite elle sanctifie cette scène païenne en rendant grâce à Dieu « qui me faisait tant de bien pour m'apprendre à devenir meilleure. »

Trois étés plus tard, après bien des vicissitudes, les deux amies se retrouvent sur la colline qui surplombe le village de Bouxières, aux abords de Nancy. Un couvent bénédictin s'élevait jadis sur cet emplacement, ensuite devenu chapitre de dames nobles. Les chanoinesses ne prononçaient pas de vœux, elles étaient libres de partir quand elles le souhaitaient, géraient elles-mêmes leurs biens et formaient une société exclusivement féminine sous l'autorité de l'abbesse. La clôture qui, initialement, les enfermait, était devenue le rempart de leur liberté qui les préservait du pouvoir masculin et de celui de leurs familles, jusqu'à la Révolution où le chapitre fut détruit et où elles furent contraintes de se disperser³⁷. Dans l'espace de la pelouse ombragée de tilleuls, les deux amies semblent évoluer sous la protection tutélaire de ces femmes qui surent, tout en conservant une position éminente, vivre sur les marges. « Mary avait passé son bras autour de mon cou et nous errions comme des ombres d'abbesses sur les ruines du vieux couvent féodal. » Ici, leur amitié s'épanouit au grand jour, journée de bonheur

³⁵ Stendhal, *De l'amour*, édition de V. del Litto, Paris, Gallimard, 2007, p. 31.

³⁶ Marie-Jo Bonnet, *Les Deux amies. Essai sur le couple de femmes dans l'art*, Paris, Éditions Blanche, 2000, p. 13.

³⁷ Christelle Poirier, *Le Chapitre de dames nobles de Bouxières-aux-Dames*, mémoire de maîtrise sous la direction de Françoise Boquillon, Université de Nancy II, 2001-2002, dactyl ; Michel Parisse, Pierre Heili (dir.), *Les chapitres de dames nobles entre France et Empire*, Paris, éditions Messenne, 1998.

« dont on voudrait immobiliser le soleil. » Mais le soir venu, « tout s’anéantit dans les ténèbres, les étoiles scintillèrent et nous descendîmes le long du village. C’est alors qu’un chien se jeta sur Mary, la mordit au bras » (25 août 1869). Les limites de la pelouse franchies, la réalité impose à nouveau sa loi brutale.

Le 30 août, avant-veille du départ de Marie-Edmée pour un pèlerinage à Domremy, les deux jeunes filles passent une ultime journée à Bouxières-aux-Dames. La nuit est tombée depuis longtemps, lorsqu’ayant laissé derrière elles le cercle enchanté de la pelouse, elles attendent postées sur le remblai de la voie de chemin de fer. Alors, Marie-Edmée, sous la lueur d’un réverbère, récite un fervent *Ave Maria*. Elle ne veut pas être hérétique.

*

Marie-Edmée a trouvé la mort le 7 mars 1871 à l’âge de vingt-cinq ans, des suites d’une expédition qu’elle fit à travers l’Alsace et la Suisse pour tenter de retrouver son frère disparu pendant la guerre franco-allemande. Mais elle a laissé ce journal, véritable corps symbolique, dans lequel elle a élaboré une poétique du genre pour exprimer une identité singulière. Le motif de la mosaïque renvoie peut-être à une identité en miettes, écartelée en tout cas entre le féminin et le masculin, l’âme et le corps. Il garde, au bout du compte, son mystère. Comment interpréter la métaphore de l’exil ? Marie-Edmée se sentait-elle comme « une âme masculine emprisonnée dans un corps de femme », ou vivait-elle en exil de son propre corps, frappé d’interdit, qui se révèle être ici une véritable pierre d’achoppement ? « Si j’étais homme » serait alors le revers de son identité sociale de jeune fille catholique, si contraignante. Mais trancher cette question reviendrait à commettre un abus de pouvoir et à la trahir, elle qui précisément rêvait de dépasser ces frontières. « Pourquoi discriminer ?[...] Rien ne devrait être nommé, de peur que ce nom même ne le transforme. Laissons cette berge exister.³⁸ » écrivait Virginia Woolf dans *Les Vagues*.

Le véritable enjeu est ailleurs, et je terminerai, pour l’éclairer, par une citation de Jacques Rancière.

Il y a de l’histoire – une expérience et une matière de l’histoire - parce qu’il y a de la parole en excès, des mots qui incisent la vie, des guerres de l’écriture. Et il y a une science historique parce qu’il y a de l’écrit qui apaise ces guerres et cicatrise ces blessures en revenant sur les traces de ce qui déjà fut écrit. Il y a une histoire des mentalités, parce qu’il y a l’hérésie et sa sanction : des corps marqués et suppliciés pour avoir brisé d’une transversale extravagante la ligne de vie de l’Écriture, l’articulation consacrée de l’ordre de la parole à l’ordre des corps : pour avoir dénié le "vrai" rapport du Verbe à son père et à son incarnation, d’Adam à sa chair, du corps ressuscité au corps des anges... La parole hérétique [...] donne ainsi la vie à une parole erratique, "non semblable" à ce qui a été dit. [...] À la parole hérétique l’histoire [...] donne [...] une autre voix, la voix du lieu ; elle lui donne un corps d’immanence, un corps païen ».

C’est cela que j’ai tenté de faire : rendre à Marie-Edmée son corps païen, et, ce faisant, la libérer de la honte...

Sources

Journal de Marie-Edmée, huit carnets manuscrits (coll. partic.)

Pau Marie-Edmée, *Le Journal de Marie-Edmée*, introduction par Antoine de Latour, Paris, Plon, 1876.

³⁸ Traduction de Viviane Forrester dans *Virginia Woolf*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 79.

³⁹ Jacques Rancière, *Les Noms de l’Histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992, p. 177-178.

Bibliographie

- Beauvois Daniel, *Histoire de la Pologne*, Paris, Hatier, coll. « Nations d'Europe », 1995, 460 p.
- Bonnet Marie-Jo, *Les Deux amies. Essai sur le couple de femmes dans l'art*, Paris, Éditions Blanche, coll. dirigée par Franck Spengler, 2000, 305 p.
- Braud Michel, « Le secret intérieur », *Modernités* n° 14, 2001, p. 33-40.
- Cadène Nicole, Lambert Karine, Astor Pierre-François, « La petite sœur de Jeanne d'Arc. Marie-Edmée Pau ou le féminin à l'épreuve de l'héroïsme », dans Dermenjian Geneviève, Lapied Martine, Guilhaumou Jacques (dir.), *Le Panthéon des femmes, figures et représentations des héroïnes*, Paris, Publisud, coll. « L'Europe au fil des siècles », 2004, p. 91-109.
- Cadène Nicole, « "Mon journal !" Marie-Edmée..., 16 août 1859 », *La Faute à Rousseau*, APA, n° 47, « Commencements », février 2008, p. 20-22.
- Cadène Nicole, « Le journal de Marie-Edmée, créer, recréer la jeune fille idéale », dans Dermenjian Geneviève, Lambert Karine (dir.), *La Place des femmes dans la cité*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, (à paraître, 2012).
- Cadène Nicole, *Mon énigme éternel : Marie-Edmée... une jeune fille française sous le Second Empire*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, coll. « Penser le genre », (à paraître, 2012).
- Cadène Nicole, « Marie-Edmée... ou l'ennui d'être femme. Journal d'une jeune catholique sous le Second Empire » dans Sylvain Venayre et alii (dir.), *L'Ennui, XIX^e-XX^e siècles, aspects historiques*, Paris, Publications de la Sorbonne, (à paraître).
- Cadène Nicole, « Marie-Edmée... une artiste lorraine oubliée », dans *Célèbres ou obscurs, hommes et femmes dans leurs territoires et leur histoire*, actes du 134^e congrès du CTHS, (à paraître).
- Caron Jean-Claude, « Jeune fille, jeune corps : objet et catégorie (France, XIX^e-XX^e siècles), dans Houbre Gabrielle, Bruit-Zaidman Louise, Klapish-Zuber Christiane (dir.), *Le Corps des jeunes filles de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Perrin, 2001, p. 167-188.
- Corbin Alain, « Le XIX^e siècle ou la nécessité de l'assemblage », dans *L'Invention du XIX^e siècle, le XIX^e siècle par lui-même, littérature, histoire, société*, Société des Études romantiques et dix-neuviémistes, Klincksieck, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1999, p. 153-160.
- Cosnier Colette, *Marie Bashkirtseff, un portrait sans retouches*, Paris, Pierre Horay, 1985, 344 p.
- Cosnier Colette, *Le Silence des filles. De l'aiguille à la plume*, Paris, Fayard, 2001, 332 p.
- Hahn W., « La tradition de l'ange gardien dans l'imagerie catholique du XIX^e siècle », *Bulletin de la Société de mythologie française*, 1994, n° 171, p. 17-28.
- Krumeich Gerd, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, traduit de l'allemand par Josie Mély, Paris, Albin Michel, coll. « Histoire », 1993, 348 p.
- Lejeune Philippe, *Le Moi des demoiselles, enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Seuil, coll. « La couleur de la vie », 1993, 454 p.
- Lévy Marie-Françoise, *De mères en filles, l'éducation des Françaises, 1850-1880*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Intelligence de l'histoire », 1984, 190 p.
- Marot Pierre, *Le Culte de Jeanne d'Arc à Domremy. Son origine et son développement*, Nancy, Éditions du pays lorrain, 1956, 61 p.
- Michaud Stéphane, *Muse et madone, visages de la femme de la Révolution française aux apparitions de Lourdes*, Paris, Seuil, 1985, 242 p.
- Murat Laure, *La Loi du genre, une histoire culturelle du " troisième sexe "*, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 2006, 459 p.
- Parisse Michel, Heili Pierre (dir.), *Les Chapitres de dames nobles entre France et Empire*, Paris, Éditions Messenne, coll. « Religio memori », 1998, 345 p.

- Perrot Philippe, *Le Travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1984, 280 p.
- Poirier Christelle, *Le Chapitre de dames nobles de Bouxières-aux-Dames*, mémoire de maîtrise sous la direction de F. Boquillon, Université de Nancy II, 2001-2002, dactyl., 265 f.
- Radclyffe Hall Marguerite, *Le Puits de solitude* traduit de l'anglais par Léo Lack, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2007, 571 p.
- Rancière Jacques, *Les Noms de l'Histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XX^e siècle », 1992, 213 p.
- Rauch André, *Le Premier sexe, mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette littératures, coll. « Histoire », 2000, 297 p.
- Ripa Yannick, *Histoire du rêve, regards sur l'imaginaire des Français au XIX^e siècle*, Paris, Olivier Orban, 1988, 275 p.
- Smith Bonnie, *Les Bourgeoises du Nord, 1850-1914*, traduit de l'anglais par Marie-Alyx Revellat, Paris, Perrin, 1989, 234 p.
- Smith James Allen, *Poignant relations, three modern French women*, Baltimore, John Hopkins University, 2000, 270 p.
- Sohn Anne-Marie, "Sois un homme !" *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « l'Univers historique », 2009, 456 p.
- Warner Marina, *Seule entre toutes les femmes. Mythe et culte de la Vierge Marie*, traduit de l'anglais par Nicole Ménant, Paris, Rivages, coll. « Rivages histoire », 1987, 420 p.

